

Extraits des pièces « Panique chez les curistes » et « Cauchemar à la campagne » disponible dans le même livre aux éditions théâtrales Art et Comédie 3 rue de Marivaux 75002 PARIS et sur www.librairie-theatrale.com

Extrait « Panique chez les curistes »

5 femmes – 1 homme ou 4 femmes – 2 hommes

Durée : 40 minutes

Décor :

La scène se déroule dans l'accueil de la station thermale. Un comptoir dans un coin au fond de la pièce et quelques chaises. Pour le reste, on imaginera un décor simple mais zen. Une porte côté cour, donnant sur l'extérieur et une porte côté couloir, donnant dans la cure.

Résumé catalogue:

Qui n'a pas rêvé un jour d'aller faire une cure ? L'eau thermale est bien connue pour ses vertus apaisantes. Mais voilà, l'eau tant attendue par les curistes peine à couler des tuyaux ! Et qui dit, plus d'eau, dit plus de cure... et plus de curistes ! Des curistes dont fait parti monsieur Durand, qui ayant prétexté un voyage d'affaire à sa femme, est ici pour passer une semaine en cure avec... sa maîtresse ! Mais le problème, c'est que sa femme, elle, a cru bon de profiter de l'absence de son mari pour venir se refaire une petite santé dans cette même cure ! Tout ça pour dire qu'une cure sans eau, c'est pas drôle, et pourtant votre public va avoir droit à une bonne cure de rire, lui!

Personnages :

LA DIRECTRICE – Une femme autoritaire et impeccable sur elle.

L'EMPLOYEE – Simplette et tête en l'air, elle porte une blouse de travail légère.

LA CURISTE, *ou le curiste*. – Une femme ou un homme qui risque de vite déchanter par son séjour !

M. DURAND – Il s’est payé une semaine de cure avec une amie mais ne se doute pas que sa femme est là aussi !

JULIE – La fameuse amie de monsieur Durand...

MME DURAND – La femme de monsieur Durand. Vous l’avez compris, son séjour en cure s’annonce pour le moins mouvementé !

L’employée entre côté couloir, l’air débordée. Elle porte une grosse pile de torchons dans les bras qu’elle fait tomber dans l’empressement.

L’EMPLOYEE, *regardant les torchons éparpillés par terre*. – Oh, et puis flûte alors ! C’est pas mon job de faire la lessive ! La polyvalence, c’est pas mon truc ! Ici, faut être aussi bien masseuse que lessiveuse... Eh bien, moi, j’ai choisi d’être râleuse aujourd’hui ! J’aurais mieux fait de me casser une patte le jour où je suis venue postuler pour bosser dans cette cure thermale parce que franchement, c’est pas de tout repos ! (*Prenant une brochure sur le comptoir et lisant.*) Pourtant, ils le disent dans la brochure là : Bien-être et relaxation... Oui, mais juste pour le client alors ! Parce que pour le personnel, c’est plutôt stress et dépression ! (*Reprenant sa lecture.*) Calme la douleur... Ça me donne pourtant des sacrés maux de tête moi de travailler ici ! (*Reprenant sa lecture.*) Stimule, draine, dynamise... Ben moi, ça m’épuise ! Tout le contraire de ce qui est écrit dans ce fichu papier, en fait !

LA CURISTE, *entrant côté couloir en peignoir, l’air irritée*. – Alors, ça fait trois quart d’heure que je vous attends dans ma cabine ! Vous trouvez ça normal ?

L’EMPLOYEE – Je suis à vous tout de suite...

LA CURISTE – Le problème c’est que chez vous, tout de suite, ça peut prendre des heures !

L’EMPLOYEE – Pas d’affolement, cette séance de douche au jet va stimuler votre circulation sanguine, tonifier vos muscles et vous faire oublier ce petit contretemps que vous ne répétez pas à Madame la directrice...

LA CURISTE – C’est agaçant à la fin ! A chaque fois vous m’oubliez, et à chaque fois vous voulez que j’oublie ce petit contretemps ! C’est fâcheux, à force !... Bon, et c’est quoi cette fois, ce contretemps ?

L’EMPLOYEE, *réfléchissant*. - Eh bien... Regardez, j’ai fait tomber ma pile de torchons là par terre et...

LA CURISTE – Vous avez fait tomber votre pile de torchons ? Mais ça fait quand même trois quart d’heure que je vous attends dans ma cabine ! Votre alibi n’est donc pas valable. Qu’avez-vous fait entre le moment où vous avez fait tomber les torchons et celui où je suis arrivée ici ?

L'EMPLOYEE, *prenant un air grave*. – Je peux prendre un avocat ?

LA CURISTE, *très étonnée*. – Pourquoi vous me demandez ça ?

L'EMPLOYEE – Pourquoi ? Mais parce qu'on se croirait à un interrogatoire de police, là ! Allons, détendez-vous un peu maintenant...

LA CURISTE – Me détendre, c'est difficile avec vous, je passe mon temps à vous attendre !

L'EMPLOYEE – J'ai envie de vous dire que ça fait parti du programme. L'attente est un moment privilégié pour soi-même où vous pouvez réfléchir par exemple...

LA CURISTE - Je ne suis pas là pour réfléchir, moi, je suis là pour me vider l'esprit au contraire ! Alors, n'essayez pas de m'embobiner ! La prochaine fois, j'en parle à la direction !

L'EMPLOYEE – Il n'y aura pas de prochaine fois. A partir de maintenant, je m'occupe de vous en priorité !

LA CURISTE – Vous m'avez déjà dit ça la dernière fois ! Et pourtant, hier, ça ne vous a pas empêché de me laisser mariner pendant quatre heures dans mon bain de boue ! J'ai cru que j'allais y passer la journée ! J'ai failli prendre racine dans votre terre, là !

L'EMPLOYEE – Pas de la terre, de la boue ! Un bon bain de boue n'a jamais fait de mal à personne, enfin... Et vous saurez qu'un bon bain de boue est un long bain de boue !

LA CURISTE – En tout cas, votre boue là, je ne sais pas où vous la trouvez mais ça m'a gratté toute la nuit après ! Limite si je n'ai pas des rougeurs aujourd'hui !

L'EMPLOYEE – Quand ça gratte, c'est bon signe, c'est que ça fait effet !

LA CURISTE – Des effets de démangeaisons, oui !

L'EMPLOYEE – Mais non, ça vous chatouille, tout au plus. Et puis c'est normal, la boue se loge dans vos pores. C'est un mélange d'argile et d'eau qui revitalise la peau.

LA CURISTE - Vous avez toujours réponse à tout ! Moi je le trouve plutôt agressif votre mélange là !

L'EMPLOYEE, *calmement*. - Pour l'instant, j'ai plutôt l'impression que c'est vous qui m'agressez là...

LA CURISTE, *moins calme, elle*. - Si vous vous sentez agresser, c'est peut-être que vous avez des choses à vous reprocher ! Votre manque de rigueur et de professionnalisme, peut-être ?

L'EMPLOYEE, *fataliste*. – Vous savez, c'est pas avec ce que je gagne...

LA CURISTE – Je ne sais pas combien vous êtes payée, mais moi je sais combien ça me coûte de venir ici !

L'EMPLOYEE – Ben moi, c'est pas avec ce que je gagne ici que je pourrai me payer une cure ! Et même si je pouvais m'en payer une, c'est pas ici que je viendrais !

LA CURISTE – En tout cas, moi, pour l'instant, je suis là, alors j'aimerais bien qu'on s'occupe de moi ! Rendez-moi service, taisez-vous et activez-vous plutôt !

L'EMPLOYEE – Oui, oui, vous avez sûrement raison. Allez, filez à la douche ! Je vous rejoins tout de suite...

LA CURISTE – Tout de suite ? Soyez plus précise... Dans combien de temps ? Dans deux jours ?!

L'EMPLOYEE - Dans deux minutes... Vous n'aurez même pas le temps de compter jusqu'à cent ! (*Elle la pousse à sortir côté couloir, sans ménagement.*) Entre nous, en guise de jet, je lui mettrais bien un coup de Karcher parce qu'elle fouette ! J'ai l'impression qu'elle vient à la cure pour se laver !... Et puis, j'y peux rien, moi, si ça la gratte, elle a qu'à consulter un dermatologue ! Bon, j'en étais où ? Ah oui, mes torchons ! (*Elle prend le temps de ramasser tous les torchons en chantonnant puis la curiste reviendra côté couloir, l'air décidée.*)

LA CURISTE, *lui tapant dans le dos.* – Alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?!

L'EMPLOYEE, *surprise qu'elle en fait voler les torchons par terre.* – Ah !... Vous m'avez fait peur ! Ça fait déjà deux minutes ? (*Regardant sa montre.*)

LA CURISTE - J'ai compté jusqu'à cent comme vous m'aviez demandé !

L'EMPLOYEE – Ah, c'est pour ça ! Vous avez compté jusqu'à cent ! Deux minutes, c'est cent vingt secondes, vous auriez dû compter jusqu'à cent vingt... Retournez dans la cabine, je vous rejoins tout de suite...

LA CURISTE – Sûrement pas ! C'est moi qui vais vous rejoindre dans la cabine, passez devant ! (*Elle la pousse à son tour sans ménagement côté couloir.*)

Madame Durand entre côté cour, une valise à la main.

MME DURAND, *après avoir patienté un court instant.* – Qu'est-ce que c'est que ce chantier ? Ils ont eu un dégât des eaux qu'ils ont mis des serpillières par terre ?

LA DIRECTRICE, *entrant rapidement côté couloir et piétinant les torchons en allant saluer madame Durand.* – Madame Durand, bonjour... Vous êtes en avance... Mais, rassurez-vous, tout est prêt pour vous accueillir, comme d'habitude. Vous allez être aux petits soins ici, comme d'habitude. On va bien s'occuper de vous, comme d'habitude.

MME DURAND – Et comme d'habitude, vous me ressortez le même discours, c'est lassant à force ! Vous surjouez, on n'y croit pas une seconde, trop d'amabilité, tue l'amabilité ! Déroulez-moi le tapis rouge aussi, tant que vous y êtes ! Enfin là, c'est plutôt des serpillières que vous m'avez étalé par terre !

LA DIRECTRICE, *étonnée et interrogeant bêtement madame Durand.* – Mais... Mais qu'est-ce que font ces serpillières par terre ?

MME DURAND – Vous me demandez, mais je n'en sais rien moi, je viens d'arriver ! Et en y regardant de plus près, j'ai l'impression que ce sont les serviettes que vous mettez à notre disposition pour nous essayer !

LA DIRECTRICE, *confuse.* – Oui, ça y ressemble... Mais, j'ai une très bonne explication à cela...

MME DURAND – Ne cherchez pas à vous justifier, c'est le bordel comme d'habitude, je me demande encore pourquoi je continue à venir ici ! On ne sait jamais ce qui va se passer ! Vous êtes toujours à côté de la plaque, comme vos employés d'ailleurs, qui sont à l'ouest eux ! C'est un cirque ici, pas une cure thermale !

LA DIRECTRICE – Pour une fois, on va tout mettre en œuvre pour que votre séjour se passe sans incident... (*Passant derrière le comptoir.*) Tenez, je vous donne la clé de votre chambre, la numéro 13...

MME DURAND – La numéro 13 ? On n'est mal parti pour que tout se passe bien !

LA DIRECTRICE – Ne soyez pas superstitieuse, ce n'est qu'un numéro, pas de quoi paniquer...

MME DURAND – Si, un peu, on est vendredi 13 ! Alors, vendredi 13, dans la chambre 13 ça fait un peu beaucoup de 13, non ? Et puis quoi encore, on sera treize à table ce soir ?

LA DIRECTRICE – Rassurez-vous, tout va bien se passer. On vous a concocté un petit programme personnalisé, rien que pour vous. (*Lisant sur une fiche.*) Vous aurez droit à treize soins par jour...

MME DURAND – Treize ? Encore !

LA DIRECTRICE – Pur hasard, encore une fois. Mais si ça vous pose un problème, on en fera un de moins.

MME DURAND – Un de moins ? Et pourquoi pas un de plus ? Je profite comme à mon habitude d'un voyage d'affaire de mon mari pour venir faire une cure de jouvence ! Donc, je ne suis pas contre un soin de plus. Ce ne sera pas de trop pour raviver tout ça !

LA DIRECTRICE – D'ailleurs, je n'ai pas encore eu le plaisir de faire la connaissance de votre mari...

MME DURAND – Oh, vous savez, il ne sait même pas que je viens là régulièrement... Ses nombreux voyages d'affaires lui donnent beaucoup de soucis ! Son travail l'accapare tellement...

LA DIRECTRICE – Il n'est pas au courant de vos petits séjours en cure, alors ?

MME DURAND - Non, il est toujours surpris de me trouver aussi rayonnante à son retour. C'est pour lui que je fais ça. Je me donne tellement de mal pour continuer à lui plaire, vous savez...

LA DIRECTRICE – Je sais surtout que moi, je ne suis pas mariée et que je n'ai donc pas ce genre de problème...

L'EMPLOYEE, *entrant côté couloir toute affolée.* – Ya un problème !

LA DIRECTRICE, *inquiète.* – Un problème ?

L'EMPLOYEE – Oui, un sérieux problème avec le Karcher !

LA DIRECTRICE - Le Karcher ?

L'EMPLOYEE, *se reprenant.* - Enfin, je voulais dire... Quand j'ai voulu faire le soin au jet, ben y avait pas d'eau qui sortait du « tuyau » !

LA DIRECTRICE - Ya pas d'eau ? Comment ça, y a pas d'eau ? Une cure thermique sans eau, c'est plus une cure thermique, c'est... cest...

MME DURAND - Une catastrophe !

LA CURISTE, *entre côté couloir, peignoir et bonnet de bain sur la tête, furieuse.* – Alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?!

LA DIRECTRICE – On arrive... On arrive... C'est juste un léger contretemps.

LA CURISTE – Alors, vous aussi, vous faites dans le contretemps maintenant ?! C'est une vraie épidémie dans cette maison ! Votre employée est partie affolée en criant : « Y a plus d'eau dans le tuyau ! »

LA DIRECTRICE, *à l'employée.* – La discrétion, vous connaissez ?... (*Se voulant rassurante.*) Alors, je vous explique pourquoi y a plus d'eau dans le tuyau, tout simplement parce qu'il est bouché ! Vous comprenez avec le calcaire, à force, ça arrive à s'obstruer !

LA CURISTE - Je pensais que l'eau thermique était plutôt douce... et non calcaire ! En tout cas, c'est ce qui est marqué dans votre brochure, là !

MME DURAND, *interpellant la directrice.* – Dites, si y a plus d'eau, moi je m'en vais tout de suite !

LA DIRECTRICE, *à madame Durand.* – Non, non, vous restez là, vous... (*A la curiste.*) Quand à vous, mon employée va vous changer de cabine ! (*A l'employée qui rêvassait, fermement.*) Vous m'avez entendue ou je parle dans le vide, là ?

L'EMPLOYEE, *ronchonnant avant de sortir côté couloir avec la curiste.* – Des ordres, toujours des ordres ! Et pourtant, c'est toujours le désordre, ici !

LA DIRECTRICE - Quel caractère celle-là ! Il va falloir que je fasse preuve d'un peu plus d'autorité ! (*Elle ramasse les torchons par terre, nerveuse. On remarque que madame Durand les compte à mesure qu'elle les ramasse.*) Voilà, ça s'est fait...

MME DURAND, *s'exclamant*. - C'est pas vrai !

LA DIRECTRICE - Ya un problème ?

MME DURAND - Oui, y a un problème, y a treize torchons !

LA DIRECTRICE - Pur hasard encore une fois, je vous le répète...

L'EMPLOYEE, *entrant rapidement côté couloir*. - Madame, j'ai changé de cabine et y a plus d'eau dans ce « tuyau » là, non plus !

LA DIRECTRICE - Vous êtes une incapable, une empotée, voilà ce que vous êtes ! Et puis, vous ne pouvez pas dire qu'il n'y a plus d'eau dans le tuyau !

L'EMPLOYEE - C'est bien ce que je vous dis, y a plus d'eau dans le « tuyau ».

LA DIRECTRICE - Le tuyau, pas le « tuyau » ! Ya plus d'eau dans le tuyau !

LA CURISTE, *entrant côté couloir*. - Alors, y a de l'eau ou pas dans ce « tuyau » ?

LA DIRECTRICE - Ah, vous n'allez pas vous y mettre vous aussi, hein ! Suivez-moi ! Je vous dis qu'y a de l'eau dans ce tuyau !

Elles suivent toutes la directrice côté couloir.

Un court temps puis monsieur Durand, valises en mains, et Julie entrent côté cour. Ils ont l'air très complice.

M. DURAND, *posant les valises au sol*. - Voilà, on y est... Une semaine de cure, ça va nous faire le plus grand bien !... Hein, ma petite Julie ?

JULIE - Oui, mon gros nounours... Tout seuls, toi et moi, rien que nous deux...

M. DURAND - Rien que nous deux en amoureux... Dis, tu ne sens pas ?

JULIE - Si, toi, tu sens bon...

M. DURAND - Ça respire le bien-être ici, tu ne trouves pas ?... Tu sais que l'eau thermale a des vertus apaisantes ?

JULIE - Moi, l'essentiel c'est que je sois avec toi...

M. DURAND - C'est une bonne idée que j'ai eu de venir ici, hein ?

JULIE - Tu as toujours des bonnes idées...

M. DURAND - Avec toi, on dirait que je suis l'homme parfait...

JULIE – Vous êtes plus que parfait monsieur Durand...

M. DURAND – Monsieur Durand a bien quelques défauts, je te l'avoue...

JULIE – Ton seul défaut, c'est de mentir à ta femme... Prétexter un voyage d'affaire pour t'offrir une petite escapade thermique avec moi, par exemple...

M. DURAND – Je suis bien obligé de lui mentir, sinon comment pourrait-on passer un peu de bon temps ensemble ? Et puis, tu sais, je préfère ne pas lui parler de notre relation, j'ai pas envie de l'embêter avec ça...

JULIE – Dis plutôt que t'as la trouille !

M. DURAND – Mais non, c'est juste que... Ça ne la regarde pas après tout !

JULIE – Un p'tit peu quand même, non, tu ne crois pas ?

M. DURAND, *un peu agacé*. – Oui, bon, je lui en parlerai en temps voulu... Ne gâchons pas le plaisir de nous retrouver pour un détail sans importance...

L'employée entre côté couloir en bougonnant comme à son habitude.

M. DURAND, *préférant changer de conversation et l'interpellant aussitôt*. – Ah, bonjour ! Nous avons réservé pour une semaine de cure...

L'EMPLOYEE – Vous n'avez p'têt pas choisi la bonne semaine alors, parce qu'il y a plus d'eau dans les « tuyaux » !

JULIE – Qu'est-ce que vous voulez dire par : « Ya plus d'eau dans les tuyaux » ?

L'EMPLOYEE – Je veux dire par là que les « tuyaux » sont vides !

M. DURAND, *à Julie*. – Elle veut parler des tuyaux...

JULIE – J'ai bien compris, mais... Ce n'est que provisoire, j'espère ?

L'EMPLOYEE – Oui, oui, c'est provisoire...

M. DURAND, *rassuré*. – Ah, on préfère ça...

L'EMPLOYEE – C'est provisoire mais ça peut durer quelques jours quand même !

JULIE – Faudrait savoir, c'est du provisoire ou ça risque de durer ?

L'EMPLOYEE – Ça risque d'être du provisoire qui dure...

M. DURAND – C'est contrariant ! Une cure sans eau, c'est comme une maison sans toit, une voiture sans roues...

JULIE, *se serrant contre monsieur Durand*. – Ou moi sans toi, c'est indissociable, l'un ne va pas sans l'autre...

L'EMPLOYEE – C'est beau l'amour, ça me fait rêver... J'ai pas cette chance, moi...

M. DURAND, *se grattant la tête en signe de réflexion.* – Attendez, de quoi on parle là ?

L'EMPLOYEE – Je vous parle du grand amour. (*Et soupirant.*) Je ne l'ai pas encore trouvé...

M. DURAND – Et c'est quoi le problème exactement ?

L'EMPLOYEE, *soupirant de plus belle.* – Le problème, c'est que je ne sais pas si je le trouverai un jour...

M. DURAND – Mais non, je vous parle de l'eau ! C'est quoi le problème ?

L'EMPLOYEE – Le problème c'est qu'y a plus d'eau !

M. DURAND, *énervé.* – Mais non, je veux dire, d'où vient le problème ?

L'EMPLOYEE – Ça, on n'en sait rien. C'est ça le problème !... Et vous vous êtes rencontrés comment ?

M. DURAND – On s'est rencontré... On s'est rencontré... par hasard ! Et puis, notre vie ne vous regarde pas ! La première chose à faire est d'appeler un plombier ! C'est du bon sens, pourtant !

L'EMPLOYEE, *rêveuse.* – Un plombier oui, pourquoi pas... Ça gagne bien sa vie un plombier ?

M. DURAND, *agacé.* – Ecoutez, je ne suis pas d'humeur à écouter vos problèmes de cœur ! Est-ce qu'il serait possible de voir quelqu'un de la direction ? Parce que là, vous m'excuserez, mais on tourne en rond !

L'EMPLOYEE – Vous savez, moi aussi, je tourne souvent en rond ici...

M. DURAND, *insistant.* - Est-ce qu'il serait possible de voir quelqu'un de la direction, oui ou non ?!

L'EMPLOYEE – Oui ! Pourquoi vous vous énervez ? La direction, elle est partie dans cette direction... (*Montrant le côté couloir.*) Mais je vous conseille de l'attendre ici, elle n'aime pas que les nouveaux clients traînent dans les couloirs tout seuls...

JULIE – Très bien, attendons ici alors...

L'EMPLOYEE – Vous risquez d'attendre un moment, par contre. Elle s'occupe du problème et...

M. DURAND – Je ne voudrais pas vous paraître désagréable mais pour l'instant, le problème, c'est vous !

L'EMPLOYEE – Pourtant, je fais de mon mieux pour vous être agréable...

JULIE – Regardez dans quel état vous me l’avez mis ! (*Désignant monsieur Durand, comme usé nerveusement, parti s’asseoir dans un coin, et épongeant la sueur de son front avec un mouchoir.*) Et puis, c’est pas une question d’être agréable ou pas, c’est que pour l’instant, vous nous faites perdre notre temps, vous comprenez ?

L’EMPLOYEE – Alors, pour vous faire gagner du temps, on va regarder ensemble la fiche de réservation...

JULIE – Si vous voulez... On aurait d’ailleurs pu commencer par là.

L’EMPLOYEE – A quel nom vous avez réservé ?

M. DURAND, *se levant.* – Durand... (*Il épèle.*) D-U-R-A-N-D...

L’EMPLOYEE – J’en ai deux de Durand...

M. DURAND, *surpris.* – Deux Durand ? Comment ça, deux Durand ?

L’EMPLOYEE, *le nez dans la fiche de réservation.* – Oui, une madame Durand... Elle est déjà arrivée de toute façon. Donc, vous, c’est la chambre 14, juste à côté de la sienne, justement. (*Elle leur donne la clé de la chambre.*)

M. DURAND, *avec une certaine inquiétude.* - Dites... Elle ressemble à quoi cette madame Durand ?

L’EMPLOYEE – Ecoutez, j’ai pas fait attention, je ne suis pas physionomiste, moi...

JULIE, *discrètement à M. Durand.* – Tu sais chéri, c’est un nom très répandu... Ce serait quand même un comble que ta femme ait eu la même idée que nous, non ? C’est parfaitement improbable ! (*A l’employée.*) On va aller s’installer tranquillement le temps que tout rentre dans l’ordre ici !

L’EMPLOYEE – C’est ça, prenez votre temps alors...

M. DURAND, *à Julie, de plus en plus inquiet.* – C’est pas très rassurant tout ça... Moi qui me faisais une joie de venir ici pour calmer mes douleurs. Ben, tu vois, elle est en train de réveiller mon ulcère ! (*Il prend les valises et sort avec Julie côté couloir, l’air dépité.*)

...

EXTRAIT « CAUCHEMAR À LA CAMPAGNE »

4 femmes -1 homme ou 3 femmes -2 hommes

Durée : 40 minutes

Décor :

Une vieille table et deux chaises bien fatiguées à la renverse par terre. Un cadre bancal représentant par exemple un vieux portrait en noir et blanc. S'il y a une fenêtre, un rideau déchiré qui tombe d'un côté. Des vieilles culottes pendues à un fil à linge traversant la pièce, des cadavres de bouteilles un peu partout, des rouleaux attrape-mouches pendus au plafond, des toiles d'araignées... Je laisse au bon vouloir des acteurs et de leurs imaginations agrémenter la scène de petits détails vieillots de façon à la rendre la plus triste et lugubre possible.

Résumé :

Ah, la campagne, la nature, le calme, la tranquillité... Quel citadin n'a pas rêvé d'aller s'y ressourcer ? Mais tout n'est pas rose quand on se met au vert ! Surtout quand on débarque dans un trou perdu où l'on est tout sauf les bienvenus ! Et que vos seuls voisins, une vieille folle et sa fille complètement givrée vous réservent un accueil particulièrement hostile !

Personnages :

GEORGES – Un homme, plutôt élégant.

MARIE - Sa femme, tirée à quatre épingles.

LA VOISINE – Une vieille femme de la campagne, pas nette et pas commode, limite sorcière.

LA FILLE – La fille de la voisine, genre vieille fille, pas plus nette que sa mère !

LE FACTEUR – Un homme ou une femme. Tenue de facteur. Sacoche. Vélo.

Au lever du rideau, la scène est dans le noir. La porte s'ouvre, pourquoi pas en grinçant, et l'on aperçoit Georges et Marie entrer sur scène prudemment.

GEORGES, ravi. – Ça y est, on y est !

MARIE, un peu moins ravie, elle. – On y est ? On y est... surtout dans le noir, oui !

GEORGES – Attends, je vais arranger ça... Laisse-moi le temps de trouver l'interrupteur... *(On voit sa silhouette avancer difficilement dans la pénombre, se butant dans divers objets.)*

MARIE, pas téméraire. – Je t'attends là, hein... C'est plus prudent.

GEORGES – Tu vas voir, c’est un vrai château ici !

MARIE – J’attends de voir... enfin d’y voir clair, déjà.

GEORGES – Je te le répète, j’ai fait l’affaire du siècle. Et puis, tu as vu l’extérieur de la ferme, elle a du cachet, hein ?

MARIE - Je ne suis pas une grande spécialiste mais il m’a semblé que tout était un peu bancal à l’extérieur...

GEORGES – C’est une ferme d’époque avec ses qualités et ses défauts !

MARIE – J’espère pas trop de défauts quand même...

GEORGES - Attends de voir l’intérieur, tu vas être charmée ! J’en ai visité des fermes dans la région, eh bien, je peux t’assurer que celle-ci, c’est la plus belle de toutes. Rapport qualité-prix imbattable ! Un château, je te dis... Ça y est, j’ai trouvé l’interrupteur ! Attention, t’es prête à en prendre pleins les yeux ?

MARIE – T’y as investi une partie de nos économies, j’espère vraiment que j’ai eu raison de te faire confiance.

GEORGES – Mais oui... J’aurais pas balancé tout cet argent sans y avoir mûrement réfléchi avant.

MARIE – Disons que, vous les hommes, vous réfléchissez un peu vite et prenez des décisions un peu hâtives des fois.

GEORGES – Eh bien, je vais te prouver le contraire !

Il allume enfin et Marie découvre en même temps que le public l’état de désordre de la pièce. Elle reste stupéfaite et sans voix.

GEORGES – C’est l’émotion, hein ? J’étais sûr que ça allait te faire ça... C’est chouette, hein ? Ça te laisse sans voix ! (*Content de lui.*) Avoue que tu ne t’attendais pas à ça, quand même ?

MARIE, *la voix tremblante.* – Non, je ne m’attendais pas à ça, en effet... T’es sûr que tu ne t’es pas trompé d’endroit ?

GEORGES – Non, non, c’est bien là. Moi ça m’a fait le même effet la première fois. J’en ai eu les pattes coupées ! Un choc ! Un si bel endroit, je ne pensais même pas que c’était possible... J’ai sauté sur l’occasion, j’ai pas réfléchi, tu penses bien !

MARIE, *fataliste.* – Ça ! T’as pas dû réfléchir, c’est sûr...

GEORGES – Enfin si, j’ai réfléchi un peu quand même. Je ne voulais pas non plus montrer au vendeur que j’étais trop intéressé. J’aurais pas pu négocier sinon ! Du coup, le tas de tuiles qui est dehors, eh bien, je l’ai eu « gratos » !

MARIE – Le tas de tuiles ? Quel tas de tuiles ?!

GEORGES – Un tas de tuiles là dehors, j’t’assure... Tu verras, enfin non, tu ne le verras pas parce qu’il a été envahi par les ronces. En tout cas, pour réparer les fuites du toit, des tuiles, c’est royal !

MARIE, *désespérée*. – Et en plus, le toit est une vraie éponge... Je ne trouve pas les mots pour exprimer ce que je ressens...

GEORGES – Bon, il faut l’avouer, elle est encore dans son jus là...

MARIE - C’est moi qui suis dans le jus, là ! Tu me serines avec ton soit disant château depuis tout à l’heure et... On est dans les oubliettes, là ou quoi ?

GEORGES – C’était une image. Tout ça pour dire qu’on va vivre comme des seigneurs ici.

MARIE – T’es sérieux, on va vivre là-dedans ? Personnellement, j’y aurais plutôt garé la voiture...

GEORGES – Sois pas bête... Tu ne sens pas cette sensation d’apaisement ici, hein ?

MARIE - Je sens surtout cette odeur de moisi, là ! Une odeur de renfermé omniprésente, qui me chatouille les narines et qui m’insupporte !

GEORGES - Il va falloir aérer, c’est sûr. Ça fait un bon moment qu’elle est à l’abandon, c’est normal qu’il y ait une petite odeur, c’est ce qui fait son charme aussi. D’après ce que j’ai entendu, y a au moins vingt ans qu’elle était en vente. Mais tu sais avec la crise et tout, personne ne pouvait se la payer. A croire qu’elle nous attendait, hein ?

MARIE, *désemparée*. – Personne, sauf nous ! Ben oui, on s’est payé... une ruine ! La ruine que personne ne voulait !

GEORGES - Une ruine qui ne nous a pas ruinés, en tout cas ! (*Fier de lui.*) Elle est bonne celle-là, hein ?

MARIE – Excuse-moi, mais j’ai un peu de mal à rire, là... Ya l’eau courante au moins ?

GEORGES – Oui, l’hiver, dehors, au puits !

MARIE – L’hiver, dehors, au puits ?

GEORGES - L’eau du puits, cet hiver, comme il fera froid, faudra aller la chercher en courant. (*Essayant de justifier, hilare.*) L’eau courante... Tu comprends ?

MARIE, *pas réceptive, préoccupée.* – Et en attendant, on loge où ?

GEORGES - En attendant quoi ?... Je ne comprends pas ta question, en fait ?

MARIE – En attendant que ça ne sente plus le moisi par exemple, on loge où ?

GEORGES – Ici, pourquoi ? Ça te dérange tant que ça cette odeur de moisi ?

MARIE – Le moisi et d'autres choses aussi ! Le décor, tiens ! Tout est à refaire ! Regarde, comme ces deux chaises à la renverse, tu trouves que c'est royal ça ? (*Elle les remet en place sous la table.*) Moi, ça me fout la chair de poule, ici !

GEORGES – Tu vas voir qu'avec quelques aménagements... Et même si tu as la chair de poule comme tu dis, eh bien, je peux t'assurer qu'on sera comme des coqs en pâte ici. (*Et voulant se justifier à nouveau.*) Chair de poule, coq en pâte, tu as saisi ? (*Et voyant qu'elle n'est pas plus réceptive que tout à l'heure.*) Bref ! Qu'est-ce que je disais ? Ah oui, qu'il faut se projeter, faire marcher son imagination pour voir l'énorme potentiel de cette bâtisse !

MARIE - J'ai beau me projeter là, je t'avoue que je ne vois rien du tout ! Même pas un soupçon de quelque chose !

GEORGES – C'est normal, tu ne t'es pas encore imprégnée des lieux.

MARIE – Si je ne me suis pas encore imprégnée des lieux, par contre les murs sont déjà bien imprégnés par l'humidité eux !

GEORGES – Un peu de salpêtre, peut-être... C'est normal dans ces vieilles maisons.

MARIE - J'ai une idée...

GEORGES - Tu vois, on est vite inspiré ici, tu as déjà une idée pour nos futurs aménagements. Alors, c'est quoi ton idée ?

MARIE - Partir d'ici !

GEORGES, *étonné.* - Hein ? Pourquoi tu veux partir ? On vient d'arriver !

MARIE - C'est maintenant que je me rends compte combien on était bien dans notre deux pièces à Paris. Combien on était en fait heureux dans notre petit cocon bien douillet.

GEORGES - Attends, tu parles de notre appartement de trente mètres carrés à Paris. Là, c'est pas trente, mais cent trente mètres carrés, j'ai mesuré...

MARIE, *effarée*. – Cent trente mètres carrés semblables aux quelques dix mètres carrés que j'ai sous les yeux là maintenant ?

GEORGES – Oui ! Sans parler des granges, des écuries, y a même un four à pain... C'est vrai, y a un peu de boulot mais il faut savoir relever des défis dans la vie, non ?

MARIE – Là, c'est un défi de taille ! Je t'avoue que j'ai un peu le cafard, la nostalgie de notre ancien appartement. On peut faire demi-tour et repartir d'où on vient ?

GEORGES - Non ! On ne peut plus. L'appartement est vendu et puis c'est ici chez nous maintenant. Dis-moi si je me trompe, je ne te sens pas emballé !

MARIE – Je ne veux pas te contrarier, mais y a quand même un sacré contraste entre notre appartement à Paris, certes étroit, mais tellement confortable et cette ferme, certes grande, mais alors, tellement froide !

GEORGES – Ah ben, on ne peut pas tout avoir non plus... (*Il l'emmène à la porte pour regarder à l'extérieur.*) Et puis, regarde ce cadre champêtre exceptionnel, ça fait rêver, hein ? Et la population locale n'est pas en reste non plus, particulièrement avenante, paraît-il.

MARIE – Il va falloir que je me fasse une raison en quelque sorte...

On entend une sonnette de vélo à l'extérieur.

GEORGES - Tiens, je crois qu'on a déjà de la visite... Ça va te remonter le moral. (*Regardant à l'extérieur.*) C'est le facteur... Entrez... Entrez...

LE FACTEUR, *entrant avec son vélo qu'il pose contre un mur, pas gêné*. - Salut les nouveaux !

GEORGES – Bonjour facteur... Eh oui, c'est vrai, c'est notre premier jour... Pas facile de s'acclimater, surtout Madame... Faut qu'on prenne nos repères. Mais bon, c'est l'histoire de quelques jours...

LE FACTEUR – De quelques jours... (*Et prenant un air grave.*) Ou de quelques mois ! C'est que, vous n'avez pas choisi la facilité en vous installant ici...

MARIE, *inquiète*. – Pourquoi vous dites ça ?

LE FACTEUR – A cause de l'isolement, des hivers rudes... Vous comptez passer l'hiver ici ?

GEORGES - Cet hiver et les autres...

LE FACTEUR - Vous ne manquez pas de courage ! Vous n'allez pas voir grand monde l'hiver ! Il neige régulièrement, ce qui fait que la route pour monter ici est souvent impraticable. Même moi, vous ne me verrez pas tous les jours. Une fois par semaine peut-être, et encore, si j'ai le courage de monter à pied parce que l'hiver, le vélo, il reste au garage...

MARIE – C’est rassurant... Donc si vous ne pouvez pas monter, c’est que nous, on ne pourra pas descendre ?

LE FACTEUR – En voiture, c’est du suicide, même avec des chaînes ! Faudra très certainement vous équiper de raquettes pour descendre à pied. En tout cas, je vous conseille de faire des provisions et de stocker des denrées alimentaires pour plusieurs semaines. Suffisamment de bois pour vous chauffer également. Et un kit de premier secours, parce qu’aucun médecin montera vous consulter ici si la route est enneigée !

MARIE – Faudra qu’on s’habitue à tous ces changements... Vous comprenez, à Paris, on avait tout à portée de main...

LE FACTEUR – Oui, du coup c’est un peu radical là, je comprends... Mais bon, l’hiver, ça ne dure pas toute l’année, non plus.

GEORGES – Et l’été à la campagne ça doit être sympa. Le bonheur est dans le pré, comme on dit...

MARIE, *cherchant certainement une lueur d’espoir.* – Oui parlez-nous de l’été, s’il vous plaît. J’ai envie d’entendre quelque chose de positif pour une fois.

LE FACTEUR – Alors là, l’été à la campagne, c’est grandiose... (*Et prenant son air grave.*) Sauf chez vous ! Ben oui, comme vous êtes dans une cuvette, le soleil, vous ne l’avez pas longtemps dans la journée. Ces deux montagnes qui vous entourent l’empêchent de briller. Il doit sortir de derrière celle-ci vers 11 heures du matin avant de passer derrière celle-là de l’autre côté vers 16 heures ! Ça vous laisse au maximum cinq heures d’ensoleillement. Par contre, ici, il y a quelque chose que vous ne trouverez pas ailleurs, quelque chose de positif...

GEORGES – Ne nous faites pas languir, facteur. T’as entendu ça chérie, y a quelque chose ici qu’on ne trouvera pas ailleurs, quelque chose de positif... Alors, c’est quoi ?

LE FACTEUR – Un silence omniprésent !

MARIE – Un silence omniprésent ? C’est positif, ça ?

LE FACTEUR – Tout dépend de ce que vous êtes venu chercher à la campagne.

GEORGES – Une qualité de vie qu’on n’avait pas à la ville, calme et tranquillité par exemple.

MARIE – Oui, mais pas trop quand même ! J’ai bien peur que votre silence omniprésent ne se transforme en silence oppressant !

GEORGES – Mais non chérie... Tiens, j’en ai du positif, moi : Le four à pain, par exemple ! Pouvoir fabriquer son pain soi-même, c’est que du bonheur. On fera peut-être du pain bio d’ailleurs.

LE FACTEUR - Du bio ? (*Prenant de nouveau son air grave.*) Je ne vous le conseille pas trop... Vous savez, y a un fermier au village qui a essayé de faire du lait de chèvres bio, ben je ne vous dis pas le résultat ! Je ne sais pas ce qu'il leur donnait à manger à ses brebis mais le lait en était devenu impropre à la consommation. Du coup, il le vendait mais comme désherbant car il était très efficace contre les mauvaises herbes ! Et puis, comment vous dire... C'est pas un four à pain... mais un four à rien ! La vieille dame qui habitait là n'a jamais réussi à y faire cuire quoi que ce soit.

GEORGES, *déçu*. – Ça, c'est dommage, je me faisais une telle joie... C'était donc une dame qui habitait ici ?

LE FACTEUR – Une vieille femme, oui, mais il y a plus de vingt ans. Après, il n'y a plus eu personne ici, jusqu'à vous. Elle a disparu dans d'étranges conditions. On dit qu'elle est tombée dans son puits !

MARIE – Vous parlez du puits qui est dehors là ?

LE FACTEUR – Paraît-il, oui...

MARIE – Comme il faisait froid, elle était peut-être aller chercher de l'eau en courant et elle est tombée dedans !

LA FACTEUR - Ah bon ? Vous pensez que...

MARIE - Non, non, c'est suite à une blague vaseuse que mon mari m'a raconté tout à l'heure...

LE FACTEUR – En tout cas, on dit que son fantôme rôde toujours autour de cette maison.

GEORGES, *pour couper court à la conversation*. – Une rumeur, certainement ... Et notre courrier, alors...

LE FACTEUR – Oui, oui... (*Changeant bizarrement de conversation.*) Chez nous, on dit : Un courrier bien distribué mérite un petit coup dans le gosier. (*Et il attend.*)

GEORGES, *ne comprenant pas et répétant* – Et pour notre courrier, alors ?

LE FACTEUR, *insistant*. - Je monte jusque-là en vélo, pour redescendre, il me faut un petit remontant.

GEORGES - Un petit remontant pour redescendre, vous ne manquez pas d'humour, vous ! Mais, je n'ai rien à vous proposer, on vient tout juste d'arriver et on n'a pas encore eu le temps de poser nos valises.

LE FACTEUR – Heureusement, j'ai toujours ma topette dans ma sacoche... (*Il sort des lettres de sa sacoche sans aucuns soins et trouve sa topette. Il en boit une bonne gorgée avant de tout remettre à l'intérieur sans plus de précautions.*) Je ne vous en propose pas, c'est de l'eau de vie du pays ! Faut y être habitué ! Elle est plutôt forte, vous avez les boyaux qui remuent après ! Ça désinfecte !

MARIE – Si ça désinfecte, vous ne pouvez pas nous en monter un jerricane pour désinfecter ici !

LE FACTEUR, *avant de récupérer son vélo pour sortir.* – Vous ne manquez pas d’humour vous non plus ! Allez, à tout à l’heure les nouveaux...

MARIE – A tout à l’heure ? Pourquoi il nous a dit à tout à l’heure ? J’ai bien peur que son eau de vie ne lui désinfecte aussi un peu trop le cerveau ! A moins qu’il n’ait respiré trop de dés herbant bio et que ça lui ait cramé deux ou trois neurones ! La fonction première d’un facteur n’est pas de distribuer le courrier ?

GEORGES – A croire qu’il est juste passé pour nous rencontrer. Moi je l’ai trouvé plutôt agréable. Tu vois que les gens d’ici sont sympas. Bienvenue chez nous, chérie...

La fille de la voisine entre maintenant sur scène en trombe un fusil à la main.

LA FILLE, *s’exclamant fort.* – Qui va là ? Les mains en l’air !

Georges et Marie reculent effrayés.

LA FILLE – J’ai dit, les mains en l’air !

Georges et Marie s’exécutent sans broncher.

MARIE, *toute tremblante.* – Bi... Bien, Madame... (*Elle s’écroule les deux genoux à terre et lutte pour garder les mains en l’air.*)

GEORGES, *tendu.* – C’est pas le moment de flancher là, chérie...

LA FILLE – La ferme, vous ! Qu’est-ce qu’elle a la p’tite dame là !

GEORGES – C’est-à-dire que je venais de lui dire que la population locale était particulièrement avenante et...

LA FILLE – Ah oui ? Qui vous a dit ça ?

GEORGES, *troublé.* – Ecoutez, je ne sais pas, je ne sais plus...

LA FILLE – Alors, si vous ne savez pas, fermez là !

GEORGES – Bi... Bien, on se tait...

LA FILLE – Taisez-vous, j’ai dit !

MARIE – On se tait, on se tait...

LA FILLE – Je vous ai demandé de vous taire !

GEORGES – Oui, oui, on se tait...

LA FILLE - Vous allez la fermer, oui ou non ?!

MARIE – Oui, oui, on la ferme...

LA FILLE, *fort.* – Silence !

La voisine entre sur scène en criant.

LA VOISINE – Tu vas ranger ton fusil, andouille !

LA FILLE, *toute penaude.* – Mais maman, je ne fais rien de mal...

LA VOISINE – Tu vois bien que c'est pas des lapins, idiote !

LA FILLE – C'est du gros gibier, maman, j'en suis sûre. C'est des voleurs ou quelque chose dans le genre !

LA VOISINE - Ton gibier là, c'est nos nouveaux voisins... Excuse-toi maintenant !

LA FILLE, *elle se radoucit.* – Ah ben, fallait le dire, je ne pouvais pas deviner...

GEORGES – Vous ne nous avez guère laissé parler aussi...

LA FILLE, *avant de sortir comme si rien de grave ne s'était passé.* - Bonne journée, M'sieur-dame!

LA VOISINE - Quel andouille, vraiment ! Désolé pour l'accueil ! Bienvenue quand même...

GEORGES – C'est vrai qu'on aurait préféré un accueil un peu plus chaleureux...

MARIE, *se relevant, abasourdie.* – Chaleureux, chaleureux... N'empêche que j'ai pris un sacré coup de chaud, moi !

LA VOISINE, *pas fine.* – En tout cas, ma gamine, elle était prête à vous refroidir...

Marie en retombe sur les genoux.

LA VOISINE – C'est une p'tite nature, vot'dame là...

GEORGES – Relève-toi chérie, c'est fini... (*Marie se relève, non sans mal.*) C'est à vous la ferme juste à côté, alors ?

LA VOISINE – Ben oui, on est voisins maintenant, hein ! Ça va nous faire bizarre, parce qu'on ne voit jamais personne ici d'habitude. Y a plus que des fermes abandonnées. En même temps, qui voudrait habiter là ? Moi, je suis née ici, c'est différent... Mais vous ?

GEORGES – On avait besoin de se ressourcer. Vous connaissez Paris, le bruit, la pollution...

LA VOISINE – En tout cas, c'est sûr qu'ici, y a pas de pollution, à part quand les vaches pètent!

GEORGES – Quand les vaches pètent ?

LA VOISINE – Oui ! Soit disant que ça troue la couche d'ozone ! Vous vous rendez compte, si elles n'ont plus le droit de péter, comment elles vont faire pour se retenir ?

MARIE, *un peu décomposée*. – Oui ben, voyez ça avec mon mari, je vais prendre l'air, moi... (*Elle sort, chancelante.*)

LA VOISINE – C'est vraiment une p'tite nature, vot'dame là... Une p'tite nature qui vient habiter en pleine nature, je ne sais pas si c'est bon signe...

GEORGES – L'avenir nous le dira...

Georges se met tout à coup à regarder partout autour de lui.

LA VOISINE – Vous avez perdu quelque-chose peut-être ?

GEORGES – Ecoutez !... Vous n'entendez pas, ça gratte !

LA VOISINE, *pas surprise*. – Bien sûr que ça gratte ! C'est normal, c'est les locataires !

GEORGES, *surpris, lui*. – Il y a des locataires chez moi ?!

LA VOISINE – Ben oui, c'est habité par des rats ici ! Des dizaines, des centaines de rats ont élu domicile chez vous ! Allez les déloger maintenant !

GEORGES – C'est contrariant, très contrariant...

LA VOISINE – C'est sûr, à votre place je serais contrariée aussi ! Mais qu'est-ce qui vous a pris de venir habiter ici, aussi ?

GEORGES – En fait voilà, en arrivant ici, j'ai eu comme une révélation...

LA VOISINE – Une révélation de quel genre ?

GEORGES – Un coup de cœur !

LA VOISINE – Ah oui ? Vous aurez ben été le seul ! Les autres personnes qui ont visité la ferme ont plutôt eu un coup de blues eux !

On entend un coup de fusil à l'extérieur qu'on pourra simuler en tapant assez fort avec un marteau.

GEORGES, *affolée*. – Et ça, c'était quoi ?!

LA VOISINE, *pas spécialement surprise*. - Un coup de fusil...

Marie entre sur scène en courant, terrorisée, suivi par la fille, fusil en main.

LA FILLE – Il est où ? Le lapin qui est entré chez vous, il est où ?

LA VOISINE – Tu vas ranger ce fusil ! Tu vas finir par blesser quelqu'un à force de jouer avec ! C'est la voisine que t'as vue ! Tu trouves que ça ressemble à un lapin, ça ? (*Désignant Marie, complètement apeurée dans son coin.*) File maintenant, avant que je te botte les fesses !

LA FILLE, *et avant de sortir, sans même s'excuser*. - Bonne journée, M'sieur-dame !

LA VOISINE - Faudra le temps qu'elle s'habitue à votre présence. Elle tire sur tout ce qui bouge !

MARIE, *pensant le contraire*. – C'est rassurant !

LA VOISINE - En plus, elle voit pas de loin. Elle a du mal à distinguer les formes. Les premiers temps, restez sur vos gardes quand vous prendrez l'air, ce sera plus prudent. Bon allez, j'y vais, j'ai pas qu'ça à faire, moi... (*Elle sort et l'on entend un coup de feu. Voix-off à l'extérieur.*) Dis donc, tu vas pas tirer sur ta mère maintenant !

...